Zeitschrift: Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique

Herausgeber: Société fribourgeoise d'éducation

Band: 6 (1877)

Heft: 5

Artikel: Journal d'un jeune instituteur [suite]

Autor: [s.n.]

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-1039977

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 11.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

A la fin de ces causeries multipliées, la journée était déjà fort avancée, et je me disposai à rentrer dans mes humbles pénates. Paul vint m'accompagner un bout de chemin. J'étais étonné de la déférence, du respect tout particuliers avec lesquels les bons villageois saluaient mon ami et lui adressaient la parole. C'était grâce à sa conduite exemplaire, à la manière dont il s'acquittait de ses fonctions que Paul était ainsi considéré dans le village.

Je dis enfin « au revoir » à mon ami, ce modèle du régent, et partis tout joyeux de le savoir si heureux dans sa modeste position.

Ami lecteur, ma visite est finie, et je vous quitte aussi en vous disant adieu. A. ROBADEY.

JOURNAL D'UN JEUNE INSTITUTEUR.

9 novembre. — « Rien n'est calme et stable comme l'homme sage; si l'univers s'écroulait autour de lui, ses débris le frapperaient sans l'ébranler. » Cette pensée que j'ai rencontrée dans ma lecture d'aujourd'hui m'a vivement frappé, et je n'ai pas été peu étonné de la trouver sous la plume d'un écrivain païen. En vérité, ces belles paroles ne feraient point mauvaise figure dans le livre d'or de l'Evangile, et le chrétien ne doit point rougir de les méditer. Pour moi, je suis honteux de ressembler si peu à ce portrait du sage si énergiquement tracé par un ancien. Il faut si peu de chose pour m'émouvoir ; les sentiments les plus divers, les plus opposés même se succèdent dans mon âme avec la plus grande inconstance. Un rien m'apporte la joie, un rien plus souvent encore me donne la tristesse, un rien m'enflamme d'ardeur, un rien me décourage. Mon cœur, c'est la feuille de l'arbre qu'un souffle continuel agite et qui tantôt bruit doucement sous un souffle caressant, tantôt gémit et crie sous la rafale; c'est l'airain sonore qui résonne pour peu qu'on le touche et qui, semblable à la statue de Memnon, rend tour à tour des sons harmonieux ou des accents plaintifs. Soit à mon école, soit dans mes relations avec le public, je ne donne que trop souvent des preuves des fluctuations de mon humeur et de la faiblesse de mon caractère; là je manque souvent de douceur et de patience; ici je pèche par défaut de réserve et de prudence. Que je suis encore peu digne de ma belle vocation! Que je suis loin d'avoir les qualités et les vertus du bon instituteur!

Le 10. — Reçu aujourd'hui une lettre d'un frère à Paris. Il y avait quelque temps que je n'avais eu de ses nouvelles; j'en attendais avec impatience et inquiétude. Je suis heureux de savoir qu'il va bien et que, dans l'éloignement, il aime à reporter sa pensée vers sa famille et sa patrie, qu'il soit encore si près de nous par le cœur. Souvent je crains pour ce pauvre frère, lui si jeune au milieu d'un monde hérissé de passions et de préjugés funestes. Que de dangers ne court-il pas dans cette grande ville tumultueuse et agitée! Le spectacle qu'il a sous les yeux d'une société toute mondaine ne pourrait-il point avoir pour lui de

fâcheuses conséquences? Il m'écrit qu'il n'oublie pas les prières apprises sur les genoux maternels, ni les leçons du bon vieux curé qui lui enseigna le catéchisme et l'admit à la première communion; que ses plus doux souvenirs se rattachent au foyer de la famille et au clocher du village, et que, sur la terre étrangère, il trouve sa plus douce consolation dans l'accomplissement de ses devoirs religieux. De pareils sentiments sont de bon augure, et me rassurent. Mais se conservera-t-il toujours bon au milieu des « flots de corruption » qui coulent à ses côtés? Mon Dieu, soutenez-le, prêtez-lui votre grâce pour qu'il ne s'abandonne point à ce courant rapide qui conduit à l'abîme. Je vais lui écrire souvent et longuement pour le soustraire à l'isolement et à l'ennui. Il me dit que mes lettres lui causent le plus grand plaisir, parce qu'elles viennent l'entretenir de choses qui lui sont chères et profondément gravées dans sa mémoire et son cœur, qu'elles lui apportent un parfum suave de la famille et de la patrie absentes, parfum qu'il respire avec bonheur, avec ivresse.

Qu'il y a longtemps que je ne l'ai vu ce cher Julien! Trois ans passés se sont écoulés depuis que je l'ai serré dans mes bras pour la dernière fois. Je me rappelle toutes les circonstances de cette cruelle séparation, mais nous ne prévoyions pas alors qu'elle serait si longue. Je partais pour N., où j'allais faire mes débuts dans la carrière de l'enseignement: je le laissais à la ruche commune, sous l'œil de nos bons parents avec mes autres frères et sœurs. Je pensais les y retrouver tous lorsqu'après une année de fatigue, je reviendrais y goûter un peu de repos. Julien semblait aussi être né pour couler paisiblement ses jours dans les champs qui l'ont vu naître. Mais lorsque je revins, quoique tout jeune, il avait déjà déployé ses ailes et laissé sa place vide au nid paternel: la Providence l'avait appelé ailleurs, et je ne l'ai pas revu. Trois ans, que c'est long! Il nous donne à espérer qu'il nous rendra visite dans le courant de mai prochain; que j'aurais de choses à lui dire, à lui demander! J'attends ce revoir avec la plus vive impatience.

Le 11. — Avant la classe, j'observais mes élèves dans leurs jeux, selon la recommandation du poète:

> Mais l'heure des jeux sonne, observez-les encor.
> Dans ces jeux où l'instinct prend son premier essor.

J'ai été étonné de voir de tout jeunes enfants, de ceux qui ne viennent à l'école que depuis quelques mois, se quereller, se dire des injures et en venir aux coups. Ce serait divertissant de regarder lutter la faiblesse et l'impuissance, si ce n'était en même temps si triste de voir les passions se manifester dans des âmes encore si tendres. Les enfants savent à peine parler qu'ils savent se dire des paroles désobligeantes; à peine peuvent-ils faire usage de leurs membres débiles qu'ils se servent de leur force naissante pour assouvir leur dépit et imposer leurs caprices dans leurs petits conseils. On a peine à voir ces jolis visages défigurés par les contractions de la colère. Il faut que l'enfant naisse en portant dans son cœur le germe de la concupiscence, pour que, de si bonne heure, le désordre moral se trahisse dans cette jeune âme. Les mauvaises inclinations, entre autres l'égoïsme, la gourmandise, l'envie, la dissimulation, la colère, ne tardent pas à se développer et à s'épanouir si les parents et les éducateurs ne veillent de bonne heure à la culture de ce jardin fécond et précieux pour en déraciner les mauvaises herbes et les remplacer par des plantes propres à porter de bons fruits. Rousseau, le philosophe genevois, paraît assez ignorer la nature hnmaine, quand il

dit que l'enfant naît bon, mais que la société le déprave. Que de raisonnements transcendants pour arriver à cette absurde conclusion! ou plutôt, par une rare magie d'éloquence, il cherche à dissimuler les sophismes sous les fleurs du style. Si son assertion était vraie, il faudrait déplorer les bienfaits que nous procure le commerce de nos semblables, car que sont ces avantages au prix des mauvais penchants, de la corruption dont il serait la source, des crimes qui souillent la terre et font l'éternel opprobre de la pauvre humanité. Pour être conséquent en suivant son principe, il ne nous resterait qu'à crier bien haut: « Quittons les palais de nos cités et les chaumières de nos villages, plus de société corruptrice, allons errer dans les forêts et les déserts. Là, l'homme de la nature régénéré retrouvera son innocence première, nous pourrons saluer un nouvel âge d'or, la face de la terre sera renouvelée. » Que Voltaire, pourtant le digne émule du citoyen genevois en impiété, avait raison d'écrire à ce dernier: Vos élucubrations donnent envie de marcher à quatre. On n'est jamais mieux jugé que par les siens.

CORRESPONDANCES.

I

De la crête du Gibloux, le 10 avril 1877.

Monsieur le rédacteur,

J'ai lu avec plaisir, dans le dernier numéro du *Bulletin,* une correspondance de la Veveyse, faisant ressortir une fois de plus les avantages incontestables qu'a la méthode de lecture de M. Théodore sur celles employées jusqu'ici. Je me sers depuis plusieurs années de cette méthode, et j'en suis on ne peut plus satisfait. Non seulement elle fait arriver plus tôt les enfants à la lecture courante. mais encore elle les intéresse, leur donne du goût pour l'étude, et leur fait acquérir une foule de connaissances utiles.

Citons un exemple. Je veux apprendre à lire cette phrase: *Papafume la pipe.* Je lis d'abord lentement la phrase; j'en explique ensuite le sens, en patois, si c'est nécessaire. Lorsque je suis assuré que les élèves m'ont bien compris, je leur adresse de nombreuses questions telles que celles-ci: Que met-on dans la pipe? — D'où tire-t-on le tabac? — Les enfants doivent-ils fumer? — Doivent-ils se servir d'allumettes? etc. Je raconte ensuite des historiettes où je mets en jeu des enfants qui ont incendié des maisons ou se sont empoisonnés avec des allumettes. Après ces exercices, les élèves ont l'idée bien gravée dans la tête; il ne reste plus alors qu'à leur faire connaître la manière de l'exprimer en leur apprenant à lire la phrase.

Vous avez déjà trop bien exposé la méthode à suivre pour que je sois obligé d'y revenir. Je tenais seulement à vous donner connaissance des résultats que j'ai obtenus et des procédés que j'emploie.

Nous avons eu dernièrement notre conférence de district. Le *Bulletin* en a déjà parlé suffisamment. Je me bornerai à vous signaler une sortie assez inconvenante d'un instituteur, ex-membre de notre Société, contre l'Ecole normale.

J'ai appris, non sans étonnement, qu'un ancien instituteur de mon